



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 22/2 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.2.59415

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

rappelle que, si pour l'Aufklärung, l'idolâtrie, considérée comme proche de la superstition, prit une connotation négative, elle retrouva de l'importance avec le culte que la sensibilité voua à l'amitié.

On ne sera sans doute pas toujours d'accord avec R. Kanz, ce qui, vu la richesse de la matière et de sa documentation, est au fond inévitable, mais il apporte une contribution très intéressante à un sujet souvent négligé. Il serait facile de compléter sa documentation et de citer d'autres exemples, mais l'auteur ne prétend pas présenter une histoire du genre; plus modestement il se contente de montrer des »Spurengänge«, les étapes d'une évolution représentée ici par des exemples significatifs.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Hermann Post, *Tagebuch seiner Reisen in den Jahren 1716–1718. Diarium itineris sui per Germaniam, Italiam, Helvetiam, Galliam & Belgium. Nach der Handschrift hg., eingeleitet und kommentiert von Hans-Wolf JÄGER. Mit einem Beitrag von Heikki SOLIN, Bremen (Ed. Temmen) 1993, 310 p. (Sammlung Denkwürdiger Reisen, 4).*

Le juriste Hermann Post (1693–1762) appartenait à une famille de riches commerçants de Brême, il fut le premier archiviste de la ville et d'autres hauts fonctionnaires seront recrutés parmi ses descendants. On peut consulter aujourd'hui sa dissertation (»de divinis imperatorum titulis«, Erfurt 1716) au »Bremisches Staatsarchiv« et dans la collection abritée par le »Max Planck Institut für Rechtsgeschichte« à Francfort/Main. Grand travailleur, savant collectionneur, il rédigea ensuite des publications qui illustrent l'étendue de sa culture, entre autres une histoire de l'évêché de Brême, des articles pour la revue de numismatique publiée par J. D. Köhler, une liste des particularités dialectales de Brême ainsi qu'un compte rendu de la traduction – due à Gottsched – de »Reinke de Vos«.

A l'issue de ses études universitaires, son père l'encouragea à entreprendre un »grand tour« en Europe. Hans-Wolf Jäger vient de publier la relation de ce voyage, que H. Post a écrite dès son retour et dont le manuscrit est déposé à la Bibliothèque universitaire de Brême. Si on le rapproche des travaux que R. Vierhaus a consacrés à l'élite bourgeoise cultivée, on peut affirmer que le texte de H. Post illustre – aussi bien que son destin – l'ascension sociale continue et régulière que pouvait connaître la bourgeoisie dans une ville libre. Dans son introduction, à la fois précise et d'une grande clarté, H.-W. Jäger observe judicieusement l'interférence qui se produit ici entre le genre du »voyage de formation« et celui du »voyage aristocratique«. Le père, Simon Post, mentionnera d'ailleurs la formation intellectuelle dont son fils a bénéficié ainsi que le mariage de ce dernier avec Rebecca von Line pour solliciter un anoblissement qui lui fut effectivement accordé en 1719.

Ce qui relève de la tradition des voyages aristocratiques, ce sont d'abord la durée, le trajet et les moyens de transport empruntés par ce jeune juriste. Il part le 10 octobre 1716 de Leipzig et revient le 24 février 1718 à Brême. Il a choisi avec soin son mentor, J. J. Maskow, qui a tout juste quatre ans de plus que lui et qui connaîtra plus tard une brillante carrière universitaire. Ils se déplacent le plus souvent dans des véhicules loués à titre individuel. Les descriptions les plus détaillées correspondent – comme chez d'autres voyageurs de la même génération, par exemple Loen ou Keyssler – aux séjours faits à Ratisbonne, Vienne, Salzbourg, Innsbruck, Venise (quinze jours, pendant le carnaval), Rome (un mois, bien entendu à Pâques), Naples, Florence et Bologne, Genève et Zurich, enfin Paris (plus de trois mois). Ses observations politiques sont concises mais on devine qu'elles concernent indirectement le statut de sa ville natale, cette dernière étant sans cesse appelée à fournir la preuve de ses droits à l'immédiateté, fort contestés par ses voisins (Suède, Danemark, Oldenbourg et surtout Hanovre, auquel le Danemark venait de céder ses droits en 1715). En outre, il est reçu par d'éminents juristes qui l'introduisent dans les milieux diplomatiques et lui commentent le fonctionnement de la Diète

à Ratisbonne ou de la Cour Aulique à Vienne. En définitive, l'affinité de cette description avec les ouvrages qui relatent des voyages entrepris par de jeunes aristocrates destinés aux plus hautes fonctions – et dont le prototype reste les »Neueste Reisen« de Keyssler – permet de déceler rétrospectivement les ambitions sociales de l'A. et d'anticiper sur sa réussite professionnelle.

Ce qui est plutôt l'apanage d'un voyage de formation, c'est la constance avec laquelle Post met à profit ces dix-sept mois pour se cultiver et rencontrer des érudits de renom. Il considère sa »promotion« comme la première étape de son voyage puisqu'il commence par rapporter la façon dont s'est déroulé l'examen qui lui a permis d'obtenir son doctorat à Erfurt, de sorte qu'il suggère, d'une façon originale, la continuité qu'il entend établir entre sa fréquentation de l'université et ses déplacements en Europe. Ses observations dénotent un intérêt scientifique parfaitement caractéristique des »amusements« des collectionneurs de son temps: comme tous les voyageurs »antiquaires«, il énumère les documents qu'il a admirés dans les bibliothèques et les collections privées qu'il a pu visiter. Ses transcriptions épigraphiques traduisent l'émerveillement d'un jeune érudit qui, sans vouloir faire œuvre didactique, s'exerce à déchiffrer les restes antiques sur lesquels son guide romain, l'abbé Ficoroni, membre des académies de Londres et Paris, a su attirer son attention.

Enfin, ce manuscrit témoigne de la mentalité d'un »Frühaufklärer« et il est d'autant plus significatif qu'il renferme des jugements que l'A. aurait peut-être gommés s'il en avait, de son vivant, envisagé la publication (à l'instar de Loen qui a opéré un tri dans la première version de sa relation). H. Post livre à ses proches ses réflexions sur la politique de son temps, observe à quel point l'Allemagne du Sud a été meurtrie par la Guerre de Succession d'Espagne, essaie de comprendre pourquoi la Cour Aulique tarde à communiquer ses décisions, déplore que l'Empereur ne laisse pas revenir en Espagne des familles qui résident actuellement à Bruxelles contre leur gré. Sa description de la société est vivante car il ne renonce pas aux scènes de genre (beuveries des étudiants de Iena, surprises réservées par les rues de Paris), se moque de l'entêtement du célèbre bibliothécaire Coronelli qui refuse d'admettre et de corriger l'erreur qui figure à propos de Brême dans l'encyclopédie qu'il lui présente, insiste sur la débauche des nobles vénitiens, raille avec irrévérence les problèmes de préséance qui se posent à Ratisbonne et à Vienne. Malgré son respect de l'Antiquité et de la Renaissance, c'est un homme tourné vers l'avenir: il visite les hôpitaux de Paris, s'intéresse aux grands chantiers de Vienne (particulièrement à celui de la »Karlskirche«), et sa nostalgie des splendeurs passées ne l'empêche pas d'apprécier la Rome moderne, ses églises et ses fontaines. Il réproouve sobrement la vénération des reliques, rapporte qu'on lui propose de changer de confession à Melk ou qu'on essaie de lui offrir à Vienne une courroie en peau de Turc – anecdotes qui seraient dignes de figurer dans les Mémoires d'un baron Pöllnitz.

Outre la présentation agréable et soignée qui caractérise la collection dirigée par W. Griep et G. Robel (qui ont aussi édité le voyage de Halem dans la France de 1790), cet ouvrage se distingue par la qualité des annotations: elles sont un instrument indispensable au lecteur déconcerté par les références juridiques d'un spécialiste du droit romain et du droit canonique tel que l'était l'A. Le commentaire de H. Solin éclaire l'importance relative des inscriptions latines recopiées par H. Post. Pour sa part, H. W. Jäger ne laisse dans l'ombre aucun terme technique, traduit les citations en allemand, définit les notions, retrouve la trace des juristes du Moyen Age ou du XVI^e siècle, dont tous ne sont pas célèbres. Quelques scories se sont glissées, mais elles sont rares: Calvin (et non Caulvin) n'est pas né à Genève mais à Noyon (p. 86), H. Post songe en fait à François d'Aubusson, duc de La Feuillade (p. 296), les lecteurs français identifieront sans peine l'imprimeur protestant Robert Estienne dans la personne de »Roberto Stephano« (p. 361). Enfin, il pourra être utile de consulter, à titre de complément, le »Deutsches Rechts-Lexikon« (éd. par H. Tilch) qui aidera à comprendre que »Pandekten« est le nom grec du »Digeste« ou que H. Post a été interrogé sur le canon »de caetero« figurant dans la 5^{ème} partie des »Décrétales de Grégoire IX« (p. 19).

Cette édition de la relation de H. Post n'intéressera donc pas seulement les germanistes et les historiens amateurs de guides de voyage, elle apportera également d'intéressantes informations aux juristes et aux spécialistes de l'épigraphie ou de l'histoire des bibliothèques.

Françoise KNOPPER, Toulouse

Die Vernünftigen Tadlerinnen 1725–1726, hg. v. Johann Christoph GOTTSCHED. Im Anhang einige Stücke aus der 2. und 3. Auflage 1738 und 1748. Neu herausgegeben und mit einem Nachwort, einer Themenübersicht und einem Inhaltsverzeichnis von Helga BRANDES, Hildesheim, Zürich, New York (Georg Olms Verlag) 1993, 2 vol., 731 p.

On connaît l'extraordinaire rayonnement européen qu'ont connu les hebdomadaires moraux à la suite du *»Tatler«* (1710–11) et du *»Spectator«* (1711–12, 1714) de Steele et d'Addison, dont le succès était dû d'une part au style clair et plaisant des auteurs, de l'autre au fait qu'ils répondaient au goût et aux préoccupations, voire aux questions du public. Bien que ce soit en partie grâce au *»Spectateur«* français que cette mode se soit répandue dans le reste de l'Europe, en France son rayonnement fut moindre, en raison de l'emprise du classicisme, dont les critères s'imposaient même aux modernes, mais aussi pour des raisons de sociologie culturelle. C'est pourquoi ce genre n'est même pas mentionné dans les histoires de la littérature française du XVIII^e siècle, tandis que, pour l'Allemagne, les histoires les plus récentes lui consacrent même un chapitre. C'est en effet dans l'Allemagne protestante que l'hebdomadaire moral connut sa plus grande diffusion entre 1720 et 1750, plus même qu'en Angleterre, sans doute aussi parce que, dans sa brièveté, cette forme de communication, à la fois didactique et divertissante, n'était pas sans analogie avec le sermon (cf. W. Martens, *Die Botschaft der Tugend. Die Aufklärung im Spiegel der deutschen Moralischen Wochenschriften*, Stuttgart 1968). Faisant davantage appel au bon sens qu'à l'érudition, les auteurs trouvaient un public prêt à s'initier à la littérature et à se laisser convertir à la sécularisation de la culture, à la mutation amenée par une *Aufklärung* bourgeoise, qui remplaçait une morale théonomique par une morale socionomique. Les hebdomadaires ne s'adressaient pas pour autant à un public inculte, mais, comme l'a montré la critique, aux classes moyennes. En faisant appel à la raison et à la vertu, ils mettaient en garde contre les travers humains et sociaux, faisaient l'apologie du contentement et légitimaient, avec les valeurs bourgeoises, la quête du bonheur ici-bas, en famille et en société.

Le *»Spectator«* s'était déjà adressé à des lecteurs des deux sexes, déclarant: *There are none to whom the paper will be more useful than to the female world* (n° 10), et le *»Patriot«* (1724–26) de Hamburg comme, dans une moindre mesure, même *»Die Diskurse der Mahlern«* (1721–23) de Zürich le suivirent dans cette voie, demandant entre autres aux femmes d'allaiter elles-mêmes leurs enfants. Si l'on fait abstraction des six numéros de *»Die Patriotinn«*, qui parurent sans date, mais vraisemblablement en 1725, c'est Gottsched qui, avec *»Die Vernünftigen Tadlerinnen«*, créa le premier hebdomadaire moral féminin, dû cependant à la plume d'un homme qui prenait le masque de Calliste, d'Iris et de Phyllis, trois amies désireuses de lutter contre les préjugés selon lesquels les femmes seraient intellectuellement inférieures ou inaptes à la poésie et de réformer les mœurs en mettant le doigt sur les travers des hommes en général et des femmes en particulier. Ainsi elles déclaraient fièrement qu'à l'encontre de quelques consœurs anglaises et françaises, dont les écrits n'avaient été édités que grâce à l'entremise des hommes: *Wir unterwerffen uns keiner männlichen Aufsicht in Verfertigung der Blätter, die wir ins künftige herauszugeben willens sind* (I,2), ce qui, sous la plume de Gottsched, ne manque pas de sel. Ce n'est que dans la préface à la 2^e édition qu'il reconnaît son subterfuge et lève le voile. Il est vrai que, sauf dans les prises de position littéraires et les polémiques où il se trahissait, il pouvait donner le change. Et lorsqu'il ne se faisait pas l'interprète des femmes, il suggérait que la différence de sexe n'entraînait pas de différence d'optique en ce qui concernait